





J'IRAI BIEN  
REFAIRE UN TOUR...



DAVE

J'IRAI BIEN  
REFAIRE UN TOUR...

*Avec la collaboration de Bruno Godard*

Michel  
LAFON

*Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.*

© Éditions Michel Lafon, 2012  
11-13, boulevard Paul-Émile-Victor – Île de la Jatte  
92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

## PROLOGUE

Je suis déjà mort une fois.

Enfin, disons que le 10 juin 2011, mon cœur s'est arrêté de vivre trois longs quarts d'heure qui auraient pu durer une éternité.

Je suis un peu jaloux de ce cœur plus jeune que moi. Pendant quarante-cinq minutes, il a eu la chance de se reposer alors que j'ai continué à vieillir, perdu dans les limbes de la morphine, retenu à la vie grâce à un fil tissé par une machine.

Je suis déjà mort une fois et je n'ai même pas eu peur.

Soixante-sept ans d'une vie trépidante traversée avec une santé de fer ! Je sentais d'instinct que mon heure n'était pas encore arrivée.

*J'irais bien refaire un tour...*

Alors, je suis mort pendant quarante-cinq minutes, le cœur léger et l'esprit apaisé.

Je n'ai aucun mérite car la mort, je la connais bien. Elle a envahi mon existence depuis si longtemps qu'elle ne m'effraie plus. Elle m'a déjà pris tant de proches que j'ai décidé que la vie serait plus forte.

Je suis déjà mort une fois et cette aventure a changé mon existence.

Avant que le professeur P. suspende les battements de mon cœur, j'étais dans une forme insolente. Jamais malade, même pas l'appendicite. J'avais l'impression d'être invincible et que rien ni personne ne pouvait m'arrêter. J'étais satisfait de mon corps, de ce qu'il m'offrait et de ce qu'il était. Il respirait, il chantait, riait, pleurait, il faisait l'amour, bref, il vivait.

Mais après la mort de ma sœur au début de l'année 2011, j'ai ressenti le besoin de faire vérifier ce corps, à droite, à gauche, en bas, en haut, pour voir si tout fonctionnait à peu près bien. Depuis quelque temps, j'avais des petites

## *Prologue*

douleurs dans l'avant-bras. Rien de grave, mais ça me préoccupait. Un soir, lors d'un dîner chez Marc-Olivier Fogiel, j'en ai plaisanté, en disant que j'irais sans doute voir un spécialiste. « On ne va pas attendre, je te cale un rendez-vous tout de suite avec ma sœur ! » s'est exclamé Marco. Il a pris son téléphone et le lendemain, j'étais dans le cabinet de sa sœur, le docteur Marianne Fogiel, cardiologue aussi sympathique que compétente.

Un rendez-vous qui m'a sauvé la vie. Marianne m'a envoyé faire une coronarographie. Au moment des résultats, lorsqu'elle a prononcé les mots : « Je n'aime pas du tout ça ! », j'ai senti que c'était du sérieux. C'est là que j'ai découvert que j'avais les coronaires bouchées à quatre-vingt-douze pour cent. Quelques semaines de plus et hop, le chanteur Dave aurait eu droit à une rubrique nécrologique dans la presse...

Dès le lendemain, le 8 juin, à l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière avec Marianne Fogiel, j'ai rencontré le professeur P., un éminent chirurgien.

Je n'étais pas très rassuré, mais tentai de faire bonne figure quand ils m'ont dit : « Avec ce que vous avez, il ne faut pas tarder. On

*J'irais bien refaire un tour...*

vous conseille un pontage plutôt que la pose d'un stent, une sorte de petit ressort, qui ne sera sans doute pas suffisant... »

J'ai d'abord trouvé incroyable que ces deux grands spécialistes laissent le choix au patient, même si je sentais bien que leur décision était déjà prise. J'ai demandé combien de temps j'allais être immobilisé en cas de pontage. Quand les médecins m'ont annoncé qu'il fallait compter une quinzaine de jours d'hospitalisation et de longues semaines de repos, j'ai tout de suite rétorqué : « Impossible, je commence l'enregistrement de "La France a un incroyable talent" dans quelques jours. Alors, on choisit le stent... »

Mais, en voyant leurs visages, j'ai compris que ce n'était pas la meilleure solution. Le professeur P. a posé les yeux sur moi, en me disant doucement : « Écoutez, passez la nuit tranquille à l'hôpital, et donnez-nous votre réponse demain matin. »

Passer la nuit tranquille, tu parles, j'ai passé une très mauvaise nuit !

Je savais au fond de moi que le stent ne serait pas suffisant et que je devais offrir un joli pontage à ce cœur malade, et mettre entre

## *Prologue*

parenthèses ma vie de chanteur et d'animateur.

Le jour suivant, j'ai appelé Fremantle Media, la boîte de production de « La France a un incroyable talent », pour leur dire qu'ils allaient devoir me remplacer. C'était un 9 juin, le lendemain de l'anniversaire de Patrick, l'homme qui partage ma vie depuis quarante et un ans.

En 2011, le 9 juin s'est donc teinté d'émotion puisque Deborah, la productrice, m'a répondu spontanément : « Mais non, on ne va pas te remplacer, on va simplement repousser les dates de l'enregistrement ! »

Ces mots m'ont énormément touché. Il aurait été absurde et erroné d'en déduire que j'étais irremplaçable car je sais bien que personne ne l'est. Mais ce cri du cœur de la productrice me prouvait que le trio des jurés était, pour elle, inséparable. Et cela m'a rassuré ! J'avais eu soudainement peur de ne plus compter – je ne supporte pas cette idée, je l'avoue. Mon Dieu que c'est compliqué, une « vedette de la chanson » ! Je me rends bien compte que cette réaction était un peu puérile. À la veille d'une opération si lourde, on devrait n'avoir qu'une seule chose en tête :

*J'irais bien refaire un tour...*

sauver sa peau. Mais je suis une vedette, une petite chose fragile qui a besoin d'être aimée et ce jour-là, en quelques mots, cette jeune femme m'a fait une formidable déclaration qui a réchauffé mon cœur malade.

Ces quinze jours d'hôpital m'ont laissé des traces indélébiles. J'ai fréquenté des gens que je n'aurais jamais croisés en d'autres circonstances. Je me souviens par exemple d'une infirmière antillaise, jeune quadra, dont la mère était aide-soignante et le fils commençait des études de médecine. À elle seule, elle prouvait que l'ascenseur social n'était pas toujours en dérangement ! J'ai vu de très, très jolies filles et si j'avais eu un peu de libido, j'aurais été extrêmement heureux pendant ces quelques jours. Pour n'en citer qu'une, l'aide-soignante qui m'a rasé de haut en bas. Elle était tout simplement magnifique et m'a aidé à supporter ce moment pour le moins particulier. Ce rasage fut une drôle d'expérience et je ne comprends toujours pas pourquoi, avant une opération cardiaque, on nous rase le sexe, les fesses, les jambes, alors qu'on ne rase pas la tête qui est tout de même bien plus près

## *Prologue*

du cœur ! Maintenant que les mauvais moments sont oubliés, j'aimerais bien connaître la marque du rasoir car il était efficace. Et puis, je sais désormais qu'un sexe d'homme sans poils paraît énorme, ce qui m'a fait plaisir. Dans les périodes difficiles, il est important de voir les choses du bon côté...

Je me rappelle aussi une aide-soignante qui adorait me caresser les cheveux. Elle disait, en passant ses mains dans ma chevelure : « Qu'est-ce que c'est doux. » Ce n'était pas sexuel bien sûr, c'était juste agréable, tendre et profondément humain. C'est avant tout ce que je retiens de ces « petites mains » : une incroyable humanité, dans des gestes qui sont autant de bouées qui empêchent de se noyer.

Pourtant, je ne pense pas avoir eu vraiment peur durant cette « aventure ». Avant l'opération, j'étais en état de choc, tout est allé tellement vite. Avec le recul, je crois que j'étais dans le même état d'esprit que quelqu'un qui part en vacances pour une destination inconnue. Les Allemands utilisent un mot, *reiseieber*, qui signifie la fièvre du voyage. On est content de partir aux Maldives, mais le jour précédent le départ, on se dit : « Pourquoi n'ai-je pas choisi le Périgord, c'est très joli et

*J'irais bien refaire un tour...*

c'est beaucoup moins loin ! » J'étais dans le même état d'esprit. J'avais une vague appréhension du voyage, mais je n'étais pas terrorisé.

Durant ces heures qui me séparaient du saut dans le vide, je n'ai pas pensé à la mort. Jamais. Comme un clin d'œil à mes origines hollandaises, j'ai un système d'écluse dans ma tête qui me permet d'évacuer les idées noires et de ne conserver que ce qui me rend heureux. C'est sans doute grâce à cette belle mécanique que j'ai pu vivre tranquillement malgré le stress. Car après cette expérience, je suis sûr que c'est ce « mal moderne » qui a provoqué le bouchage de mes coronaires. Je ne fume pas, je ne bois pas, ne souffre pas de diabète et je n'ai pas d'antécédents familiaux, c'est donc le stress qui m'a joué ce bien vilain tour.

Je n'ai pas eu peur de mourir. Enfin, je crois. Finalement, la seule chose à laquelle j'ai pensé, c'est à l'histoire que m'avait racontée Daniel Auteuil au sujet de Gérard Depardieu qui avait pu rejoindre le plateau du film *Le Placard* cinq semaines après un quintuple pontage. Je savais donc que je pouvais revenir assez vite

## *Prologue*

dans la lumière et que je n'allais pas être absent très longtemps. Et surtout que mes « confrères chanteurs » n'allaient pas me piquer de galas ! C'est terrible, mais je me rends compte que c'est sans doute la seule chose qui m'a fait peur. Pour moi, ne plus être sur scène est synonyme de petite mort. Un chanteur n'envisage pas d'arrêter. Jamais. Et celui qui affirme qu'il est heureux de ne plus monter sur scène est un piètre menteur.

Mais là, en ce début juin 2011, le chanteur allait laisser la place à l'homme qui devait se faire ouvrir le torse pour survivre. C'était comme ça, il fallait s'y faire.

Le 8 juin, j'avais quitté mon appartement avec un petit sac pour vivre cette aventure hors du commun, mais finalement si banale : une lutte pour la vie.

Le 10 juin au matin, j'étais opéré.

La nuit précédente, je n'avais pas fermé l'œil car bien dormir dans un hôpital est impossible. Du fond des couloirs montent des soupirs, des cris, des soupirs encore, des hurlements. On entend des gens inquiets, qui souffrent. Puis, aux aurores, un brancardier était venu me chercher et m'avait promené le long des couloirs sans fin. J'ai pensé à Joost, mon meilleur ami

*J'irais bien refaire un tour...*

avec qui j'avais quitté la Hollande en 1965. Je l'avais vu partir sur un brancard et ne lui avais plus jamais reparlé : il était tombé dans le coma à la suite d'une opération pour soigner son cancer du pancréas et n'en était jamais sorti. En regardant les murs blancs des couloirs qui défilaient, j'ai pensé à lui, mais presque sereinement. Il faut dire que j'étais déjà dans les vapes à cause des médicaments qu'on m'avait injectés.

La dernière image dont je me souviens distinctement est ce brancard. Je ne me rappelle même pas être entré dans la salle d'opération. En fait, je ne me souviens de rien...

Quand je suis revenu à moi, j'étais seul. Ce fut terrible. Ayant oublié l'existence du petit bouton posé sur l'oreiller pour appeler le personnel de soin, j'ai hurlé pendant au moins une demi-heure. Dans la salle de réanimation, qui ressemble à un sous-marin rempli de machines et de boutons lumineux, je suis devenu complètement parano. Persuadé qu'on faisait semblant de ne pas m'entendre et que le monde entier prenait du plaisir à me voir souffrir. Je criais « Au secours ! » et j'en avais

## *Prologue*

presque honte. Je hurlais mais personne ne venait m'aider. Cloué sur ce lit, terrassé par la douleur, j'étais au centre de l'enfer. Seul, comme jamais. Heureusement – je ne comprends toujours pas comment –, j'avais mon iPhone près de moi. Alors, j'ai fait un truc vraiment fou. Le professeur P. m'avait donné son numéro personnel, j'ai fouillé dans mon portable pour le retrouver. J'ai arraché mon pansement, photographié ma cicatrice et l'ai envoyée au professeur en écrivant « Au secours ! »

Après ce SMS jeté à la mer, je suis enfin parvenu à maîtriser ma crise de parano. Enfin presque, car j'avais l'impression que le monde entier cherchait à me rendre dingue !

Derrière moi, j'avais la sensation d'entendre des gens faire l'amour. Je sais bien que c'est la morphine qui me faisait délirer, mais dans cette salle de réanimation, je n'avais aucun doute : on forniquait dans mon dos alors que je souffrais le martyre, c'était inadmissible – c'est aussi pour cette raison que je criais au secours, pour que l'on dise à ces personnes d'aller faire leurs cochonneries ailleurs.

Paranoïaque et obsédé sexuel... J'ai bien peur que cela résume quelque peu le fond de

*J'irais bien refaire un tour...*

ma personnalité puisque certains affirment que la morphine révèle ce que l'on est au plus profond de soi par la transe qu'elle provoque.

Pendant quelques heures, cette sensation étrange a perduré et par la suite Patrick, qui m'a pourtant déjà vu dans des états seconds, m'a dit que j'étais méconnaissable : agité et encore plus volubile qu'à l'accoutumée.

Mon portable a sonné et j'ai eu la réponse au texto envoyé au chirurgien : « Ils arrivent. » Et c'est vrai, quelqu'un est arrivé.

Un aide-soignant que j'aimerais bien revoir d'ailleurs, pour lui demander pourquoi il s'est montré si désagréable envers moi. Peut-être le souvenir que j'ai conservé de cet homme est-il surtout lié à ma paranoïa de l'instant ? Dans ma mémoire, il ressemble à un loubard de banlieue qui me regardait avec un mépris que je n'avais jamais rencontré jusqu'à présent. Il me faisait mal, me parlait mal et prenait un malin plaisir à m'humilier. Mais je pense que ces images ne sont pas tout à fait réelles. Du moins, je l'espère.

Je suis resté environ quarante-huit heures dans cette salle de réanimation avec des angoisses qui me tenaillaient. Comme un imbécile, j'étais allé sur Google pour me

## *Prologue*

renseigner au sujet des maladies nosocomiales. Erreur à ne pas commettre ! Mieux vaut rester dans l'ignorance et faire confiance aux médecins. Durant ces deux jours, je n'ai pas pu détacher mes pensées de Jean-Luc Lagardère et de Guillaume Depardieu, morts des suites d'une affection nosocomiale. Les médecins me rassuraient en m'affirmant que tout s'était bien passé, mais je ne pensais qu'à ces maudites maladies nosocomiales qui terrassent les plus solides dans d'horribles souffrances.

Un des médecins, une femme, me répétait : « Je ne veux plus vous voir ! Dans une semaine, vous êtes sorti ! »

Alors que j'étais inquiet et que je me demandais si j'allais rester longtemps hospitalisé, elle me secouait un peu, me poussait dans mes retranchements, elle voulait me mettre dehors, et finalement, c'était très rassurant !

Quand je suis sorti de réa pour rejoindre ma chambre, je me sentais bien mieux.

Durant les quinze jours suivants, j'ai lutté pour remonter la pente afin de retrouver mes

*J'irais bien refaire un tour...*

forces et ma joie de vivre au plus vite. Patrick était tous les jours présent. Pour les visites, je n'ai voulu voir que les proches. Les pyjamas de l'hôpital ne sont pas sexy ! En fait, avec Patrick, nous avons trouvé une astuce pour déterminer qui allait venir me voir. Quand nous partons en Californie, nous séjournons à l'hôtel. Pourtant, nous avons des copains qui ont de très grandes maisons et qui nous invitent régulièrement. Mais Patrick me répète toujours : « Quand une personne m'invite, je me pose la question : est-ce que j'aurais envie qu'il vienne chez moi ? Si la réponse est non, je ne vais pas chez lui. » Pour l'hôpital, j'ai adopté la même méthode. Chaque fois que des copains m'interrogeaient pour savoir s'ils pouvaient me rendre visite, je me demandais si moi, je serais allé les voir dans leur intimité. Si je n'en avais pas envie, pourquoi eux entre- raient-ils dans la mienne ?

Daniel Auteuil m'appelait très tôt le matin, Marc-Olivier Fogiel venait, ainsi que Didier Terron, Pierre-Alain Simon et quelques autres amis très proches. Les journées filaient entre les examens, la bouffe « étonnante » et la télé. Moi qui suis un grand lecteur, un vrai passionné de littérature, j'avais du mal à lire.

## *Prologue*

Mais comme je récupérais bien, j'ai vite retrouvé le moral et me suis battu pour quitter rapidement cette chambre d'hôpital. Et puis, j'ai cette grande chance de savoir relativiser. J'avais certes subi une lourde opération, mais tout était fini. Un pontage, ce n'est pas comme un cancer qui peut resurgir n'importe quand. Le professeur P. m'a affirmé que, côté cœur, j'étais tranquille pour les vingt-cinq prochaines années, mais que je mourrais certainement d'autre chose d'ici là. J'ai apprécié l'humour !

Après tout ça, comme Dominique Strauss-Kahn, j'ai – provisoirement ? – perdu de ma légèreté.

Quand la sœur de Patrick est venue me chercher en voiture pour me ramener à la maison, j'ai trouvé que l'horizon à Paris était aussi pur que celui que je connais dans le Vaucluse un jour de mistral. La ville avait changé. Elle était plus nette, plus propre. Je me suis toujours reproché de ne pas assez regarder les choses, de ne pas être un bon observateur. C'est sans doute parce que je ne sais pas peindre. Les peintres, eux, observent les choses en profondeur. J'ai

*J'irais bien refaire un tour...*

fait des centaines de milliers de kilomètres en voiture et je me suis rendu compte que je ne voyais rien. C'est en vieillissant que j'ai appris à regarder. Aujourd'hui, dans le TGV, je pense parfois à lever la tête de mon iPad pour admirer le paysage à travers la fenêtre. Il y a toujours quelque chose à remarquer, un détail qui émeut ou qui amuse, bref, derrière les vitres des trains et des voitures, la vie est là. Maintenant je le sais. Serait-ce le début de la sagesse ?

En faisant ce voyage, très court, de la Salpêtrière au VII<sup>e</sup> arrondissement où j'habite, j'ai observé la ville. Et je l'ai trouvée différente. Pas forcément plus belle, non, mais *différente*. Comme si j'ouvrais enfin les yeux...

Dès que j'ai commencé la rééducation, Marianne Fogiel a rapidement compris que la scène était la meilleure des thérapies pour moi. Mais la veille de mon premier concert, elle m'a tout de même conseillé : « Fais plutôt Tino Rossi que Mick Jagger ! » Sur scène, je bouge beaucoup, je saute, je fais le mariole et pour une reprise, il était préférable de se ménager un peu.

## *Prologue*

Le dimanche 24 juillet, je suis donc remonté sur scène lors d'un concert en plein air à Fismes, dans la Marne, presque comme si de rien n'était. Ce jour-là, quand je suis arrivé, j'avais l'impression d'être le pape dans sa papamobile. Sur mon passage, les visages s'illuminaient de sourires radieux et tout le monde était heureux de me voir.

Quand je suis entré dans la lumière, j'ai su que cette opération n'était plus qu'un mauvais souvenir. Sur scène, je ne pouvais que guérir. Car ce lieu est magique, unique, et à chaque fois je mesure ma chance de goûter ce bonheur. Je suis rempli, apaisé, serein et heureux. Rien ne me manque... Durant cet été 2011, j'étais un miraculé. Pendant mes spectacles, l'ambiance était indescriptible et je marchais sur l'eau.

La vie était redevenue belle...

Alors, n'en parlons plus, j'ai un cœur tout neuf, un présent, un avenir.

Mais aussi un passé.

Pour retrouver le voyageur beatnik que je n'ai jamais cessé d'être, je vais vous emmener au pays de mes souvenirs. Ensemble, nous

*J'irais bien refaire un tour...*

allons accoster des criques peuplées de succès, d'échecs, de bonheurs fulgurants et de chagrins infinis. Sur le sable blanc, nous dégusterons des anecdotes savoureuses qui feront sans doute monter le rose aux joues des anciennes jeunes filles en fleurs. Nous parlerons surtout de moi, bien sûr, car finalement, « il n'y a que ça qui m'intéresse ». Mais au fil de nos pérégrinations, nous croiserons aussi les indigènes qui peuplent ce pays lumineux et sombre, enchanté et merveilleux que je ne quitterais pour rien au monde.

Je suis Dave et je vais vous raconter la vie de Wouter Otto Levenbach, un homme qui ne sera jamais vieux puisqu'il a la chance d'aimer et d'être aimé.

Je suis déjà mort une fois, mais tout va bien...

1.

## Une enfance hollandaise

Avant de vous faire entrer dans le monde des paillettes et du show-biz, revenons aux sources puisqu'il paraît que tout vient de l'enfance. Ce n'est pas moi qui l'affirme, mais Freud. La mienne fut à la fois classique, choyée et tourmentée...

Je suis né le 4 mai 1944 à Amsterdam, d'un père professeur d'anglais et d'une mère danseuse de ballet. J'ai eu deux frères, une sœur et n'ai jamais manqué de rien, j'ai grandi dans une famille plutôt bourgeoise et intellectuelle.

Sur le papier, tout cela est d'une banalité affligeante.

Oui, mais voilà, derrière ce tableau idyllique, des ombres ont peuplé mon enfance. Mon

*J'irais bien refaire un tour...*

père, devenu protestant par la suite, est né juif. Pendant la guerre, à partir de 1941 pour être précis, il a été obligé de porter l'étoile jaune puis de se cacher afin d'éviter la déportation. D'autres membres de sa famille, dont ses propres frères, n'ont pas eu cette chance et sont morts dans les camps de concentration. La Shoah a fait partie de mon enfance, même si le mot n'était jamais prononcé à la maison. Dans les années 1950, les parents ne parlaient pas de ces choses-là à leurs enfants. Les souffrances, les violences étaient ensevelies sous une forme de pudeur. *Never explain, never complain* – « ne jamais expliquer, ne jamais se plaindre » –, telle était la devise dans les familles bourgeoises de l'époque. Jusqu'à la fin de sa vie, mon père a gardé un silence total sur cette période qui avait pourtant été infiniment douloureuse pour lui. Finalement, la seule personne avec qui je pouvais parler de la guerre était la tante Ella, la sœur de mon père. Très impliquée dans sa communauté, elle a été présidente de la WIZO, la Women International Zionist Organisation, une organisation internationale qui œuvre pour la défense des femmes dans la société juive. Sioniste convaincue, à l'opposé de mon père qui

## *Une enfance hollandaise*

ne jurait que par l'assimilation, c'était un personnage brillant et flamboyant. Je parlais beaucoup avec elle de Dieu, du sort des Juifs et, titillé par le judaïsme de ma famille paternelle, j'ai eu envie de partir m'installer dans un kibboutz lorsque j'avais seize ans. Et puis la vie en a décidé autrement. Mon père, juif assimilé, n'a rien fait pour encourager cette quête adolescente et je ne peux pas le lui reprocher. Pour lui, m'élever dans le protestantisme était certainement une façon de me protéger et de me préserver de toutes les horreurs qu'il avait pu vivre dans sa jeunesse. Pourtant, aujourd'hui encore, je me demande pourquoi il n'a jamais voulu me parler de cette période. J'aurais aimé avoir son avis, son ressenti et partager une partie de ses souffrances avec lui. C'est l'un des regrets de ma vie car je suis persuadé que j'aurais pu me rapprocher davantage de lui en levant le voile sur cette part d'ombre...

Ma mère, de son côté, était issue d'une famille radicalement anticléricale. J'ai appris que ma grand-mère maternelle avait aidé des Juifs – et mon père en particulier – pendant la guerre, alors qu'elle avait parfois un discours antisémite comme on pouvait l'avoir à cette

*J'irais bien refaire un tour...*

époque. En Hollande, comme en France d'ailleurs, les clichés sur les Juifs et l'argent, sur leur supposé pouvoir économique et politique étaient dans toutes les bouches, ou presque. Chez ma grand-mère, cela était bien plus bête que méchant, mais c'était tout de même là, bien présent. « Tous ceux qui ne sont pas juifs sont antisémites », répétait mon père et il n'avait sans doute pas tout à fait tort. Ma mère avait, elle aussi, souffert de la guerre, mais de manière indirecte, à travers mon père. Mais elle avait été également traumatisée et, pratiquement jusqu'à la fin de sa vie, elle a eu une peur panique des Allemands. Quand elle entendait cette langue dans un restaurant ou un quelconque lieu public, elle baissait la voix, par réflexe. C'est dire si la Seconde Guerre mondiale a pesé sur mon enfance...

Tous ces non-dits, ces silences, l'absence de réponses à mes questions ont certainement forgé mon caractère. Cette chape de plomb me pesait chaque jour davantage et l'enfant que j'étais tentait par tous les moyens d'y échapper. C'est sans doute la raison pour laquelle nous avons, avec des copains, tourmenté un commerçant de notre village lorsque j'ai découvert qu'il avait été « collabo » durant

## *Une enfance hollandaise*

l'occupation allemande. Nous avions une dizaine d'années et allions dérober des sucreries et surtout de la réglisse dans sa droguerie, un genre de drugstore comme il en existait alors aux Pays-Bas. Avec l'innocence de l'enfance, j'avais l'impression de faire ça pour le punir de s'être mal comporté, mais quand mon père l'a appris – car bien évidemment nous avons fini par nous faire coincer –, il m'a sermonné en m'expliquant que si cet homme était toujours là, libre de circuler, c'était parce qu'il n'avait certainement pas commis de choses graves durant la guerre. Et que si la justice des hommes l'avait laissé en paix, ce n'était pas à moi de le harceler de la sorte. Sur le coup, j'ai été choqué, mais avec le recul, je comprends mieux ce qu'il voulait me dire. La vie continuait, il fallait se reconstruire, être vigilant pour que la bête immonde ne revienne pas, mais il fallait aussi savoir pardonner pour vivre paisiblement dans la même société.

Depuis mon adolescence, je suis passionné par la Seconde Guerre mondiale et je cherche à mettre des mots et des images sur l'histoire que mon père ne m'a jamais racontée. Je sais que rien ne remplacera son propre témoignage,

*J'irais bien refaire un tour...*

mais j'essaie de percer ce mystère en me documentant et en tentant de comprendre l'inexplicable. Selon la Thora, je ne suis pas juif car ma mère ne l'était pas. Mais pourtant, même si je suis de culture et d'éducation protestantes, le juif qu'était mon père fait aussi partie de moi...

Après mes six premières années passées à Amsterdam, sur les conseils de notre médecin de famille, mes parents ont décidé de déménager à une trentaine de kilomètres de la capitale, dans le village cossu de Blaricum. Mon frère aîné Maarten était asthmatique et le bon air des forêts était évidemment meilleur pour lui.

Grâce à l'héritage de sa mère, mon père a fait construire une magnifique maison qu'il n'aurait jamais pu offrir à sa famille avec son salaire de professeur d'anglais. De l'âge de six ans jusqu'à mon retour à Amsterdam pour entrer à l'université, j'ai grandi dans ce cocon douillet, à l'abri de presque toutes les violences de la vie. J'aimais faire du vélo et jouer au football, sport pour lequel j'avais quelques dispositions, même si, contrairement à ce que